

ARICIE

Ballet

Représenté à l'Académie
royale de musique
en 1697

Paroles de Jean Pic
Musique de Louis de La Coste

Transcription du Centre de musique baroque de Versailles

ARICIE, BALLET

Représenté par l'Académie Royale de Musique l'An 1697.

Les Paroles sont de M. Pic.

&

La Musique de M. la Coste.

XLII. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

APOLLON.

MELPOMENE, *Muses.*

EUTERPE, *Muses.*

POLYMNIE, *Muses.*

MARSIAS, *Satyre.*

Troupe de Faunes & de Silvains.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Troupe d'Habitans des bords de la Seine.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente un lieu agréable sur les bords de la Seine.

SCENE PREMIERE.

MARSIAS.

LEs Bois & les Rochers, s'animent par mes chants,
A mes accords, doux & touchants,
Tout doit céder, tout doit se rendre ;
Taisez-vous, importuns oyseaux,
Ecoûtez-moy si vous voulez apprendre,
Des sons plus sçavants & plus beaux.
La plus fiere beauté, ne sçauroit se deffendre ;
Dés que ma voix se fait entendre,
De se soumettre à l'amoureuse loy
Le jaloux Appollon, voudroit en vain prétendre,
De l'emporter sur moy.

Pendant que MARSIAS acheve de chanter, EUTERPE, qui préside à la Musique Pastorale, MELPOMENE, qui a inventé la Musique Tragique, & POLYMNIE, qui préside aux Arts, l'écoûtent avec indignation.

SCENE SECONDE.

MARSIAS, MELPOMENE, EUTERPE, & POLYMNIE.

LES TROIS MUSES.

TOn audace sera punie,
Tes chants seront changez en des cris furieux,

Ozes-tu, jusques dans ces lieux,
Braver le Dieu de l'harmonie ?

MARSIAS.

Est-ce le Dieu jaloux, dont vous suivez les loix
Qui vous fait mépriser les charmes de mes voix ?
Qu'il jouïsse de son partage,
Sa lumiere feconde, éclaire l'Univers,
Je dois sur luy, emporter l'avantage,
Par la douceur de mes concerts.

POLYMNIE.

Les Arts, luy doivent leur naissance,
Ses bienfaits ont rendu tous les Mortels heureux,
Une juste reconnoissance,
Luy fait offrir par tout, de l'encens & des vœux.

MELPOMENE.

Crain le triste succès d'un orgüeil téméraire,
Tremble, Satyre ambitieux.

67

EUTERPE.

Crain un Dieu, qui dans sa colere,
Peut embraser & la terre & les cieux.

On entend icy un Prélude, qui annonce l'arrivée d'Apollon.

MELPOMENE.

Quel son harmonieux, vient de se faire entendre ?

TOUTES TROIS.

C'est Apollon qui va descendre.

Les trois Muses entrecouperent le Prélude, en chantant les quatre Vers suivants, pendant qu'Appollon descend.

Tremble, Satyre ambitieux,
Crain le triste succès d'un orgüeil temeraire,
Crain un Dieu, qui dans sa colere,
Peut embraser & la terre & les cieux.

68

SCENE TROISIÉME.

APOLLON, LES TROIS MUSES, & MARSIAS.

APOLLON, *dans son Char.*

LEs Dieux font à regret, ressentir leur puissance,
Quand elle doit servir leur courroux irrité ;
Mais, ton crime a trop éclaté,
Et je dois punir une offense,
Qui de mon rang blesse la Majesté ;
Prenez soin, Dieu des Bois, d'une juste vengeance,
Rendez sa peine égale à mon ressentiment ;
Et punissez son insolence,
Par le plus honteux châtement.

SCENE QUATRIÈME.

APOLLON. LES TROIS MUSES, MARSIAS *Trois Faunes & trois Sylvains.*

MARSIAS, *en voyant arriver les Faunes & les Sylvains.*

O Ciel ! quelle injustice !

Ah ! quelle cruauté !

LES MUSES.

Va, Malheureux, cours au supplice ;

Que ton orgueil a mérité.

69

MARSIAS, *se voyant entraîné par les Faunes & les Sylvains.*

O Ciel ! quelle injustice !

Ah ! quelle cruauté !

SCENE CINQUIÈME.

APOLLON, LES TROIS MUSES, *Suite des MUSES, & les Habitants des bords de la Seine, qui viennent prendre part à la vengeance d'APOLLON.*

APOLLON.

MUses, chantez dans ces retraites,
Les Exploits glorieux du Heros que je sers,
Inventez de nouvelles fêtes,
Préparez de charmants concerts,
Celebrez par vos chants, les nouvelles conquêtes,
Du plus grand Roy de l'Univers.

LE CHŒUR.

Inventons de nouvelles fêtes,
Préparons de charmants concerts,
Celebrons par nos chants, les nouvelles conquêtes,
Du plus grand Roy de l'Univers.

70

APOLLON.

Par tout, où je répands ma lumière féconde,
On entend retentir le bruit de ses exploits,
Tous les Peuples du monde,
Seroient charmez de vivre sous ses loix,
Si leur destin dépendoit de leur choix.
Tandis que je suivray, ma brillante carrière,
Muses, ne songez qu'à luy plaire.

APOLLON s'envole.

SCENE SIXIÈME.

LES MUSES. *Suite des Muses & les Habitants des bords de la Seine.*

MELPOMENE.

A L'ombre de ces Bois, sur ce bord enchanté,
Jouïssiez d'une paix profonde,
Un Heros, que l'on craint sur la terre & sur l'onde,
Veille pour votre sûreté.

UNE BERGERE.

Dans ce charmant séjour,
Les plaisirs de l'amour,
Sont pour les cœurs fideles,
Nos flâmes y sont mutuelles,
Nous aimons sans détour ;
Nous fuyons les ardeurs nouvelles,
Dans ce charmant séjour,
Les plaisirs de l'amour,
Sont pour les cœurs fideles.

71

UN BERGER.

Un cœur volage,
N'a pour partage,
Que des rigueurs ;
Un Amant tendre,
Peut seul prétendre
A nos douceurs :
Quand il languit, quand il souûpire,
Un doux espoir, doit flater ses desirs,
Il voit bientôt succéder les plaisirs,
A son Martyre.

LE CHŒUR.

Inventons de nouvelles fêtes,
Préparons de charmants concerts,
Celebrons par nos chants, les nouvelles conquêtes,
Du plus grand Roy de l'Univers.

Fin du Prologue.

72

PERSONNAGES DU BALLET.

FERNAND, *Prince d'Espagne.*
ALCIPE, *Suivant de FERNAND.*
ARCAS, *Suivant d'ARICIE.*
ARICIE, *Princesse de l'Isle inconnuë, Amante de FERNAND.*
Deux Princesses Coquêtes.
ELISE, *Confidente d'ARICIE, Amante d'ARCAS.*
Troupe de Peuples, que FERNAND a subjugué.
Troupe de Bergers & de Bergeres
Troupe d'Amants, qui s'assemblent au Temple de l'Amour.
ARISTANDRE, *Magicien.*
Troupe de Demons.
FLORINDE, *Magicienne.*
Troupe de Peuples de l'Isle inconnuë.

ARICIE,
BALLET.

PREMIERE ENTRÉE.

Le Théâtre représente un Bois auprès d'un lieu agréable, où l'on prépare une Fête champêtre à la Princesse de l'Isle inconnuë.

SCENE PREMIERE.

FERNAND & ALCIPE.

ALCIPE.

SEigneur, il faut bannir une indigne tendresse,
Le grand cœur de Fernand, doit être sans foiblesse,
Sur ces bords inconnus au reste des humains,
Vous aimez sans espoir, & vos soupirs sont vains.

74

FERNAND.

Helas, est-il aisé, quand l'amour est extrême,
De renoncer à ce qu'on aime !

ALCIPE.

Vôtre gloire est connuë en cent divers climats...

FERNAND.

Dans un honteux repos, ma gloire est obscurcie,
Je ne le vois que trop, hélas !
Mais, je ne puis quitter les funestes appas,
Qui tiennent mon ame asservie.
D'un sort digne d'envie,
Je goûtois la douceur,
Rien ne manquoit à mon bonheur,
J'aimois, j'étois aimé de la belle Aricie.

ALCIPE.

La fin d'un tendre engagement,
N'est pas l'ouvrage d'un moment.
La Beauté qui vous a soumis à son empire,
Brûle toujours des mêmes feux ;
Non, pour avoir brisé ses nœuds,
Un seul jour n'a pû luy suffire.
Cette Princesse, en ce jour,
Assemble icy sa Cour,
On luy donne en ces lieux, une fête champêtre :
Seigneur, y devez-vous paroître ?

FERNAND.

Je cherche le silence, & l'horreur des forests,
Va, laisse-moy rêver en paix.

SCENE SECONDE.

Deux Princesses Coquettes ; FERNAND rêve dans un des côtés du Théâtre pendant qu'elles parlent, sans le voir.

PREMIERE PRINCESSE.

Allons, nous mêler à la Fête,
Que l'on apprête,
Allons danser au son des chalumeaux,
L'Amour, sous ces ormeaux,
Nous promet plus d'une conquête.

TOUTES DEUX.

Allons, nous mêler à la Fête,
Que l'on apprête.

SECONDE PRINCESSE à FERNAND.

Seigneur, quel noir chagrin dans ces lieux vous arrête,
Quel soin vous fait rêver au murmure des eaux ?

TOUTES DEUX.

Allons, nous mêler à la Fête,
Allons danser au son des chalumeaux,

FERNAND.

Laissez-moy, dans ma rêverie,
Laissez-moy m'occuper des soins de mō amour,
Je perds sans espoir de retour,
Le seul bien qui pouvoit m'attacher à la vie.

76

L'inhumaine Aricie,
Malgré mon tendre amour, me bannit pour jamais ;
Laissez-moy, dans ma rêverie,
Laissez-moy m'occuper de mes tristes regrets.

PREMIERE PRINCESSE.

Pour se vanger d'une Infidele,
Il faut sçavoir changer comme elle,
Vôtre Maîtresse a des appas ;
Mais, on en peut trouver qui ne luy cèdent pas.

SECONDE PRINCESSE.

Une Volage,
Que rien n'engage,
Peut-elle, vous avoir asservy sous sa loy ?
De ses trompeurs appas, il falloit vous deffendre,
A quoy ne doit-on pas s'attendre,
Quand on s'engage sur la foy
D'une Volage,
Que rien n'engage ?

FERNAND.

A la jeunesse, à la beauté,
Quel cœur peut faire resistance ?
Il n'est point de pouvoir plus fort, plus redouté,
Que le pouvoir de la beauté,
Lors qu'avec la jeunesse, elle est d'intelligence.

PREMIERE PRINCESSE.

Peut-on se faire un embarras,

De perdre un cœur volage ?
Vangez-vous, si vous êtes sage,
Vôtre Maîtresse a des appas,
Mais, on en peut trouver qui ne luy cèdent pas.

77

FERNAND.

C'est sur mon destin déplorable,
Que j'ay les yeux ouverts :
Je ne vois rien d'aimable,
Que le bien que je pers.

SECONDE PRINCESSE.

Pouvez-vous faire cet outrage,
A qui veut dissiper vôtre fatale erreur ?
Soupirez, gemissez, dans un triste esclavage,
Je me ris de vôtre langueur.

PREMIERE PRINCESSE.

On ne fait guere de conquête,
Avec cet air chagrin,
Il faut l'abandonner à son fatal destin,
Allons, nous mêler à la fête,
Que l'on apprête.

TOUTES DEUX.

Allons, nous mêler à la fête,
Que l'on apprête.

78

SCENE TROISIÈME.

FERNAND.

Que mon sort est à plaindre ?
Accablé de rigueur, haï, desespéré,
De mille noirs chagrins, en secret devoré,
Il faut sans cesse me contraindre,
Que mon sort est à plaindre !
Pourquoy tant murmurer ? recourons au trépas ;
Eh ! qu'ay-je affaire de la vie,
Sans l'aimable Aricie,
Sans ses charmants appas.
Cachons-nous, elle rêve en cette solitude.
Vous, que déjà mes pleurs, ont touchez tant de fois,
Témoins de mon inquietude,
Qui suivez mes ennuis, & mes pas dans ces bois,
Joignez, pour l'attendrir, vos concerts à ma voix.

79

SCENE QUATRIÈME.

ARICIE.

AUteur des peines que j'endure,
Amour, sors de mon cœur, vange-moy de l'injure,
Que fait l'Ingrat que j'aime à mes foibles appas,
Anime mon dépit, allume ma colere,
Contre une ame legere,
Qui doit m'aimer, & qui ne m'aime pas.
On me donne en ces lieux, une fête nouvelle,

Pour un autre que luy, je feins de m'enflâmer,
Mais, mon amour, sans cesse me rapelle,
Du côté d'un Ingrat, qui cesse de m'aimer.
En ces lieux écartez, qui l'engage à me suivre ?

80

SCENE CINQUIÉME.

FERNAND & ARICIE.

Suite de FERNAND, Suite d'ARICIE.

FERNAND.

VOus voyez un Amant, qui va cesser de vivre,
Vous avez prononcé, l'Arrêt de mon trépas ;
Mais, c'est peu des malheurs, où mon destin me livre,
Pour rendre hommage à vos appas.
Vôtre cœur, peut-il suivre, une chaîne nouvelle,
Quand j'adore toûjours le pouvoir de vos yeux ?
Songez au prix d'un cœur fidele,
Rien n'est si rare sous les cieux.

SUIVANT DE FERNAND.

Amants, qu'Amour unit de ses nœuds les plus doux,
Evitez les soupçons jaloux,
Fuyez les plaintes vaines,
Gardez-vous de briser vos chaînes,
Gardez-vous, gardez-vous,
D'écouter un fatal courroux.

81

LE CHŒUR.

Evitons les soupçons jaloux,
Fuyons les plaintes vaines,
Gardons-nous de briser nos chaînes,
Gardons-nous, gardons-nous,
D'écouter un fatal courroux.

SUIVANT DE FERNAND.

Il faut aimer dans la jeunesse,
Il faut quitter les vains détours ;
Nos cœurs sont faits, pour la tendresse,
Et les plaisirs pour nos beaux jours.

ARICIE à FERNAND.

Malgré les conseils qu'on me donne,
Je suivray le penchant, où mon cœur s'abandonne :
Si vous voulez me changer en ce jour,
Il faut encor pour vous, interresser l'Amour.

Fin de la premiere Entrée.

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente une Prairie, bordée d'un Bois, où la Princesse ARICIE, doit trouver au bout d'une route une fête champêtre.

SCENE PREMIERE.

ELISE.

Ruisseau, d'où vient vôtre murmure,
Heureux ruisseau, vôtre sort est trop doux,
Vous ne connoissez point, d'autre loy parmi vous,
Que le penchant de la nature ?
Rien ne s'oppose à vôtre cours,
Vous le suivez, sans vous contraindre,
Helas ! s'il en étoit ainsi de mes amours,
On ne m'entendrait jamais plaindre.
Amour, voy qu'elle est ta rigueur,
J'ayme un Indifférent qui méprise ma flâme,
Arcas brûle pour moy, d'une sincere ardeur,
Et le fidele Arcas, ne peut toucher mon ame.

83

SCENE SECONDE.

ARCAS & ELISE.

ARCAS.

TE verray-je toûjours, insensible à mes feux ?
Ne veux-tu point finir ma peine.

ELISE.

Je n'aurois point brisé mes nœuds,
Si tu n'avois brisé ta chaîne.

ARCAS.

Pour rallumer tes feux, je feignis de changer,
Tu ne me voyois plus, qu'avec indifférence,
Tu te lassois de ma constance,
Et ton cœur s'alloit dégager,
Je cessay de te ménager,
Mais, ce ne fut qu'en apparence,
Afin de te mieux engager.

ELISE.

Je ne prétens point te contraindre,
Tu peux ailleurs feindre de t'enflâmer,
Peut-être à forcer de le feindre,
A la fin tu pourras aimer.

ARCAS.

Mon ardeur a pour toy, toûjours été constante,
Il faut me pardonner cette ruse innocente.

84

ELISE.

Il ne faut plus songer à tes liens rompus,
Quand on a pû me faire cet outrage,
Mon cœur, pour jamais se dégage,
Et l'on n'y revient plus.

ARCAS.

Veux-tu m'ôter toute esperance ?
Quoy ? sans avoir égard à ma perseverance,
Cet injuste dessein, seroit-il resolu ?

ELISE.

Pourquoy l'as-tu voulu ?

ARCAS.

Tu quittes pour jamais, une chaîne si belle,
Ton ame devient infidele ;
Quoy, c'est un Arrest absolu ?

ELISE.

Pourquoy l'as-tu voulu ?

ARCAS.

Deviens sensible à mon Martyre ;
Je suis plus que jamais,
Soûmis à ton empire ;
Je suis plus que jamais,
Sensible à tes attraits.
Pour toy, nuit & jour je soûpire,
Vois-tu les maux que tu me fais,
Cruelle, veux-tu que j'expire ?
Ah ! rend-moy, ma premiere paix,
Sur l'amour que je te promets,
Ton cœur n'aura rien à me dire.

85

ELISE.

Non, je ne veux jamais aimer,
Je crains un cœur volage,
En vain, l'amour veut m'enflâmer,
Je fuis son esclavage,
J'aimerois, si j'étois moins sage,
Sans craindre le danger,
Mais, hélas ! quel Amant s'engage,
Pour ne jamais changer ?

SCENE TROISIÈME.

ARCAS & ALCIPE, *traversent le Théâtre.*

ARCAS.

ECoûte un mot, Alcipe, arrête ?

ALCIPE.

Que prétens-tu de moy ?

ARCAS.

Je veux m'éclaircir avec toy.
Sur un doute qui m'inquiete ;
L'Amour, me tient sous son pouvoir,
Je crois, que tu n'es pas à t'en appercevoir.

86

ALCIPE.

Je ne m'apperçois guere,
De tout ce que tu fais,

Si l'Amour en courroux, t'accable de ses traits,
Si tu ne peux toucher, l'Objet qui ta sçû plaire,
C'est ton affaire,
Je ne m'apperçois guere de tout ce que tu fais.

ARCAS.

Tu vois la Beauté qui m'engage,
Si tu ne l'aimes pas, pourquoy me faire ombrage ?

ALCIPE.

Qui t'a dit que pour moy, ses yeux sont sans appas ?

ARCAS.

Quoy ! tu brûles pour elle & tu me l'oses dire !

ALCIPE.

Ton chagrin me fait rire.
Quelle raison pourrois-je avoir,
De cacher à tes yeux, une flâme si belle ?
D'une ardeur sincere & fidele,
Elle flatte mon espoir.

ARCAS.

Non, elle m'a promis une flâme éternelle,
Ce doux espoir à moy seul est permis.

87

ALCIPE.

Non, elle ne tient pas ce qu'elle t'a promis.
Tu te flates d'un avantage,
Que sur toy, j'ay sçû remporter ;
Je suis assez content de la rendre volage,
Et je veux bien te laisser pour partage,
La douceur de te flater.

ENSEMBLE.

Tu crois obtenir la victoire,
Mais, tu n'en a pas la gloire ;
Prétens-tu m'enlever son cœur ?
Tu n'est pas un Rival, qui doive faire peur.

SCENE QUATRIÈME.

ALCIDE.

JE suis peu touché de la gloire,
Qu'on peut obtenir en aimant,
Mais, je prens plaisir au tourment,
D'un Amant qui s'en fait accroire.
Elise, auroit encor mille fois plus d'appas,
Que mon cœur ne les craindroit pas.
En ces lieux, déjà l'on s'avance ;
C'est la fête qui commence.

88

SCENE CINQUIÈME.

ARICIE, ELISE, *les deux Princesses coquettes, Troupe de Bergers & de Bergeres, & Suite d'ARICIE.*

UNE BERGERE.

ACcordez vos musettes,

Avec vos chalumeaux,
Que le bruit de vos chansonnetes,
Réponde au concert des oiseaux.

LE CHŒUR.

L'Amour dans ces retraites,
Enchaîne tous les cœurs,
Chantons, célébrons les conquêtes,
Du Vainqueur des Vainqueurs.

UNE PRINCESSE.

Dans l'amoureux empire,
Souvent on languit, on sôûpire ;
Mais sans amour, la vie est sans appas,
On n'a rien à se dire,
Quand on n'aime pas.

UNE BERGERE.

C'est dans nos bois, que l'Amour a des charmes,
C'est dans nos bois, que son empire est doux,
Préparons-nous,
A ses douces allarmes,
Rendons-luy les armes,
Cédons à ses coups.

89

UNE PRINCESSE.

Amants, ne quittez point vos chaînes,
Si l'Amour a des peines.
Il rend contents, les cœurs qu'il fait souffrir,
Ce Dieu charmant, dans vos maux s'interesse,
Il ne vous blesse,
Que pour vous guerir.
L'Amour dans ces retraites,
Enchaîne tous les cœurs,
Chantons, célébrons les conquêtes,
Du Vainqueur des Vainqueurs.

Fin de la seconde Entrée.

90

TROISIÈME ENTRÉE.

Le Théâtre représente un Bois, où l'on voit un Temple consacré à l'Amour.

SCENE PREMIERE.

FERNAND & ALCIPE.

FERNAND.

ARrêtons-nous dans ce bocage,
Mille Amants empressez,
Y viennent rendre hommage,
A l'Amour qui les a blessez ;
Et je pourray trouver l'Ingrate qui m'engage.

ALCIPE.

Languirez-vous toûjours dans un triste esclavage ?

FERNAND ;

L'Amour nous fais brûler des plus vives ardeurs,
Nous cédonz quand il veut, aux loix qu'il nous impose ;
C'est l'Amour qui dispose
De la liberté des cœurs.

91

SCENE SECONDE.

ELISE.

CHantez, petits oyseaux, vous n'avez rien à craindre :
La peur de n'être pas aimez,
Ne vous engage point à feindre ;
Et vous suivez, sans vous contraindre,
Les doux transports de vos cœurs enflâmez,
Chantez, petits oyseaux, vous n'avez rien à craindre
Que vois-je, ô Ciel, c'est l'Objet qui m'enflâme.

SCENE TROISIÉME.

ELISE & ALCIPE, faisant plusieurs tours dans le Bois.

ELISE.

L'Indiferent Alcipe, aime enfin à son tour,
L'Amour le fait rêver dans ce sombre séjour.

ALCIPE.

L'Amour n'a point encor blessé mon ame.
Pour me garantir de ses traits,
J'ay toujourns avec soin, respecté sa puissance,
Et grace à mon indifférence,
Je goûte une assez douce paix.

92

ELISE.

Il est doux quelquefois, de luy rendre les armes,
L'intérest de nos cœurs, nous force à luy céder,
L'Amour seul peut nous accorder,
Des plaisirs pleins de charmes.

ALCIPE.

L'Amour me fait trembler, la douceur de ses chaînes,
Ne sçauroit tenter mes desirs,
Et pour être exempt de ses peines,
Je le quitte de ses plaisirs.

ELISE.

Tout nous parle d'amour, dans ce charmant bocage :
Ecoûtez les oyseaux sous ces feuillages verds,
Ils expriment dans leurs concerts,
La douceur de leur esclavage.

ALCIPE.

Je n'entens rien à leur langage,
Si l'Amour avoit des douceurs ;
Qui pourroit engager, tant de cœurs à le craindre ?
Tout l'Univers se plaint de ses rigueurs,
Et je n'aime point à me plaindre.

ELISE.

Il faut aimer, pour être heureux ;
Il n'est plus temps d'être amoureux,
Quand on a passé le bel âge ;
Que sert d'avoir un cœur, si l'Amour ne l'engage ?
Et que peut-il aimer, sil ne ressent ses feux ?

93

ALCIPE.

J'ayme à voir en paix du rivage,
Des malheureux Amants, le funeste naufrage,
J'ayme à leur voir former des vœux,
Pour des Maîtresses infideles,
Et s'applaudir souvent, des faveurs de leurs Belles,
Lors qu'un Rival caché les partage avec eux.

ELISE.

L'Amour vous forcera, tôt ou tard à vous rendre.

ALCIPE.

Je sçauray toûjours m'en deffendre.

ELISE.

Il a bientôt allumé son flambeau,
Pour soumettre les cœurs, qui bravent sa puissance.

ALCIPE.

Que son triomphe sera beau,
S'il peut vaincre ma resistance ?

SCENE QUATRIÈME.

ARICIE & ELISE.

ELISE.

Tous les cœurs vous rendent les armes,
Je vois avec plaisir des triomphes si beaux :
L'Amour qui s'intresse, au pouvoir de vos charmes,
Dans vos fers, tous jours, met des Amants nouveaux.

ARICIE.

Les soins que l'on prend pour me plaire,
Font trop d'honneur à mes foibles appas ;
Mais l'Amour ne plaît guere,
Quand l'Amant ne plaît pas.

ELISE.

Pour suivre une flâme nouvelle,
Vous avez rendu malheureux,
L'Amant le plus fidele,
Et le plus amoureux.

ARICIE.

Vôte amitié, pour moy, toûjours a sçû paroître,
C'est à vous, que mon cœur, veut se faire connoître.

95

Cet Amant, dont le sort semble vous attendrir,
N'est pas le plus à plaindre.
J'ay crû voir son ardeur, pour moy se ralentir,
Et pour l'empêcher de s'éteindre,

A des liens nouveaux, j'ay feint de consentir.

ELISE.

Pouvez-vous, sans trembler, voir le peril extrême,
Où vos rigueurs vont l'engager ?
Eh ! que peut-on avoir à ménager,
Quand il faut sauver ce qu'on aime ?

ENSEMBLE.

Eh ! que peut-on avoir à ménager,
Quand il faut sauver ce qu'on aime ?

ARICIE.

Je ne sçaurois briser mes nœuds,
Je veux, quoy qu'il en coûte, éprouver sa constance ;
Tâchez, si vous maimez, d'entretenir ses feux,
Et s'il le faut encor, rendez-luy l'esperance.

96

SCENE CINQUIÈME.

ARICIE.

CÉsez, vaine fierté, cessez de me contraindre ;
Si mon Vainqueur, m'aime toujours,
Pourquoy m'engagez-vous à feindre ?
Pourquoy vouloir troubler nos tranquiles amours ?
Cessez, vaine fierté, cessez de me contraindre ;
Aimez, mon cher Amant, vous n'avez rien à craindre.
Vous regnez toujours dans mon cœur,
Vous l'embrasez d'un feu, que je ne puis éteindre ;
Je connois vos ennuis, je sçay votre langueur ;
Mais, je ne suis pas moins à plaindre,
Si j'exerce sur vous, une extrême rigueur,
C'est pour éprouver votre ardeur,
Aimez, aimez, vous n'avez rien à craindre.

Elle le voit.

Je le vois dans ces lieux, il a suivy mes pas,
Revenez, ma fierté, ne m'abandonnez pas.

97

SCENE SIXIÈME.

ARICIE & FERNAND.

FERNAND.

Voulez-vous, m'éviter sans cesse ?

ARICIE.

Voulez-vous m'arrêter toujours ?

FERNAND.

Voyez l'excès de ma tristesse.

ARICIE.

Est-ce à moy d'en borner le cours ?

FERNAND.

C'est de vous seulement, que j'attens du secours.
En vain, vous m'ôtez l'esperance,
En vain, de mes Rivaux, vous approuvez les soins,
Je ressens vos mépris, je vois votre inconstance,

Et je ne vous aime pas moins.

ARICIE.

Il faut vous dégager ; dans une amour nouvelle,
Vous pourrez trouver des appas ;

98

FERNAND.

Eh ! le puis-je, Cruelle !
Puis-je vous oublier, hélas !
Pour me rendre infidèle,
L'exemple & les conseils, ne me suffisent pas.
Dans le tourment qui me possède,
Ce barbare conseil, peut-il me soulager ?
Inhumaine, est-ce à vous à m'offrir ce remède,
Après m'avoir promis, de ne jamais changer ?

ARICIE.

Tant que j'ay regné sur votre ame,
Aux soins de vos Rivaux, mon cœur a résisté,
Je voyois tous les jours, expirer votre flâme,
J'ay voulu prévenir votre infidélité.

FERNAND.

Vous usez d'une vaine adresse,
Pour donner une excuse à votre trahison.

ARICIE.

Je n'ay point changé sans raison,
Vous avez le premier, trahy nôtre tendresse.
Je cédois au penchant de mon cœur prévenu,
Mes feux trop violents, combloient vôtre esperance ;
Et j'avois oublié, qu'un amour trop connu,
Rallentit d'un Amant, les soins & la constance.
Non, c'est vous qui me trahissez,
Non, vous m'aimez moins que vous ne pensez.

99

FERNAND.

Malgré les maux que vous me faites,
Je sens que vos attraits peuvent tout enflâmer :
Je vous aime toujours, Ingrate que vous êtes,
Plus que je ne dois vous aimer.
Pouvez-vous oublier une chaîne si belle ?
Nous nous étions promis de la rendre éternelle.

ARICIE.

Je ne veux plus me souvenir,
D'une tendresse si charmante,
Quand je veux y penser, ma honte s'en augmente ;
Cessez de m'en entretenir,
Je ne veux plus m'en souvenir.

FERNAND.

Qu'entens-je ? ô Ciel !

ARICIE.

Non, vous ne devez pas prétendre,
De me faire reprendre,
Des nœuds que j'ay brisez :
C'est une erreur de l'entreprendre,

Vous les avez trop méprisez ;
Non, vous ne devez pas prétendre,
De me faire reprendre,
Des nœuds que j'ay brisez.

FERNAND.

Croyez-vous qu'il me soit possible,
De me faire un destin paisible,
Si vous m'abandonnez ?

100

Je sens déjà l'horreur d'un desespoir funeste,
Et de mes jours infortunez,
Vous bornerez bientôt le déplorable reste,
Si vous m'abandonnez,

ARICIE.

Qu'est devenu vôtre courage ?
Vous devez le mettre en usage,
Pour vaincre un sort qui vous paroît affreux.

ENSEMBLE.

/ L'esperance / Le desespoir / Est le partage,
Des Amants malheureux.

FERNAND.

Vous me quittez ?

ARICIE.

Les Amants, en ce Temple,
S'assemblent en ce jour,
J'y viens à leur exemple,
Pour accomplir un vœu, que j'ay fait à l'Amour.

101

SCENE SEPTIÉME.

FERNAND & ELISE.

ELISE.

QUoy ! toûjours sombre & solitaire ?

FERNAND.

J'ay perdu pour jamais, l'Objet qui m'a sçû plaire.

ELISE.

Il faut toûjours esperer en aimant,
L'Amour, veut éprouver, peut-être,
Si vôtre cœur, sçait aimer constamment ;
Ce Dieu, peut faire naître,
Vos plaisirs de vôtre tourment ;
Il faut toûjours esperer en aimant.

FERNAND.

La rigueur de mon sort ne peut être adoucie,
Non, non, je ne me trompe pas,
J'ay lû dans les yeux d'Aricie,
L'Arrest de mon trepas.

ELISE.

Soyez toûjours tendre & fidele,
Après une rigueur cruelle,
Vous verrez finir vôtre ennuy,

L'Amour vous aidera, reposez-vous sur luy.
Allons assister à la Fête,
Que pour ce Dieu charmant, en ces lieux on apprête.

102

SCENE HUITIÈME.

Troupe d'AMANTS & d'AMANTES, qui sont venus rendre hommage à l'AMOUR.

DEUX AMANTES.

Jeunes cœurs, gardez-vous de prétendre,
Que l'Amour ne vous enflâme pas,
Tôt ou tard, il saura vous apprendre,
Que tout cède à ses charmants appas.

DEUX AMANTS HEUREUX.

Dans ce charmant séjour,
Nôtre bonheur dépend de nôtre amour.

L'AMANT.

La grandeur brillante,
Ne rend pas content ;
Un rang éclatant,
N'a rien qui nous tente.

L'AMANTE.

Nôtre ame asservie,
Sous d'aimables loix,
S'attache à son choix,
Et voit sans envie,
Les destin des Roys.

103

L'AMANT.

Pourquoy se contraindre ?
L'Amour comble nos vœux,
Ses maux rendent heureux.
On a beau le craindre,
On a beau s'en plaindre,
On aime mieux sentir ses feux,
Que de les éteindre.

L'AMANTE.

Un cœur qui soupire,
Aime son martyre,
Il n'en veut point guerir,
Dans l'excès du mal qui l'accable,
L'ennemy qui le fait souffrir,
Luy paroît aimable,

ENSEMBLE.

Dans ce charmant séjour,
Nôtre bonheur dépend de nôtre amour.

LE CHŒUR.

L'Amour tient sous ses loix, le ciel, la terre & l'onde,
Ses traits, sont redoutez jusques au centre du monde ;
Chantons, redisons tour à tour,
Que tout l'univers nous réponde,
Qu'il n'est point de pouvoir, qui ne cède à l'Amour.

SCENE NEUVIÈME.

ARICIE & ELISE.

ELISE.

Fernand brûle pour vous, d'une flâme constante,
Quittez une vaine terreur.

ARICIE.

Je ne suis point contente,
D'une commune ardeur,
Et je veux pour toujours m'assurer de son cœur.
Sur le sort que je dois attendre,
Allons consulter Aristandre.

Fin de la troisième Entrée.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Le Théâtre représente l'Antre d'ARISTANDRE.

SCENE PREMIERE.

ARISTANDRE.

Mon art surprend les Mortels & les Dieux,
Du plus sombre avenir, je perce le nuage,
Je commande aux esprits du tenebreux rivage,
Je fais pâlir la lumière des Cieux,
Et je puis attendrir le cœur le plus sauvage
Amants, qui gemissez dans un triste esclavage.
Venez, accourez en ces lieux.

SCENE SECONDE.

ARISTANDRE & ARICIE.

ARICIE.

Pour fixer mon incertitude,
Je viens implorer ton secours,
D'une cruelle inquietude,
Tu peux sauver mes jours.

ARISTANDRE.

Pour répondre à tes vœux, je puis tout entreprendre,
Et mon pouvoir, pour toy, ne sera point borné.
Où faut-il m'employer ?

ARICIE.

J'ay peine à te l'apprendre,
Et tu vas en être étonné.
Ne trompe point mon esperance ;
Pour connoître le cœur
De celui qui fait ma langueur,
Il faut me découvrir aujourd'hui ta science.

ARISTANDRE.

Qu'entens-je ? ô Ciel !

ARICIE.

Pour connoître sa foy,
Je veux ne me fier qu'à moy.
Il me jure toûjours une tendresse extrême.
Pour cacher leur legereté,
Tous les Amants, parlent de même,
Et l'on ne sçauroit trop prendre de sûreté,
Avec ce que l'on aime.

ARISTANDRE.

Mon pouvoir est connu jusqu'au centre du monde,
Je veux que l'Enfer te réponde.

107

Esprits, soûmis à mes loix,
Venez, répondez à ma voix,
Montrez à me servir vôtre ardeur sans égale,
Hâtez-vous, découvrez un mystere caché,
Sortez de la nuit infernale,
Apportez la Robe fatale,
Où mon pouvoir est attaché.

On voit sortir de dessous le Théâtre quatre Demons, qui apportent la Robe mysterieuse, qui communique la science d'ARISTANDRE.

SCENE TROISIÈME.

ARISTANDRE & ARICIE.

Troupe de Demons.

UN DEMON.

TA voix a penetré dans la nuit éternelle,
Nous suivons tes desirs avec un soin fidele.
L'Amour se fait trop redouter,
Il ne cesse point d'agiter,
Les cœurs qui luy rendent les armes,
Trop heureux, qui peut éviter
Le pouvoir de ses charmes !

108

LE CHEUR.

Que sans cesse, la crainte
Suive nos ardeurs,
L'Amour n'est souvent qu'une feinte,
Pour surprendre nos cœurs.

LE MESME DEMON.

Quand l'Amour cherche à vous soûmettre,
Deffendez-vous d'abord, de vous laisser charmer ;
Avant que de céder à l'ardeur qu'il fait naître,
Il faut connoître,
Ce qu'on doit aimer.

Le Demon donne à Aristandre, la Robe qu'il a apportée.

SCENE QUATRIÈME.

ARISTANDRE & ARICIE.

ARISTANDRE.

PAR ce puissant secours, tu peux te faire entendre,
 Jusques dans le sombre séjour ;
 Ton pouvoir va s'entendre,
 Plus loin que la clarté du jour.

Fin de la quatrième Entrée.

DERNIERE ENTRÉE.

*Le Théâtre change & represente un autre endroit de l'Isle inconnuë, voisin de l'Antre
 d'ARISTANDRE.*

SCENE PREMIERE.

FERNAND & ALCIPE.

FERNAND.

IL faut m'éclaircir en ce jour,
 Du sort de mon amour,
 C'est dans ces demeures secrettes,
 Que de l'obscur avenir,
 On consulte les Interprètes.

ALCIPE.

Vôte cœur dans ces maux, ayme à s'entre tenir.
 La Beauté qui vous a sçû plaire,
 Triomphe de vôte embarras ;
 Aux yeux d'une Maîtresse fiere,
 Les peines d'un Amant ont toujourns des appas.

L'excés du mal qui vous accable,
 Flatte sa vanité,
 Et vous auriez trouvé sa fierté plus traittable,
 Si vos chagrins avoient moins éclatté.

FERNAND.

Il faut que sans témoins, cet Oracle se rende,
 Ne suivez point mes pas ; qu'en ces lieux on m'attende.

SCENE SECONDE.

ELISE & ALCIPE.

ELISE.

QUEL sort vous conduit en ce Bois,
 Vous, qui ne ressentez, ni l'amour ni sa flâme ?

ALCIPE.

Vous devez connoître mon ame,
 Je suis les amoureuses loix.

ELISE.

Rien n'est si doux, que l'amoureux empire,
Rien n'est si fort, que les traits de l'Amour.
Tout ce qui respire,
S'enflâme & soupire,
Tout aime à son tour,
Si vous avez un cœur, vous aimerez un jour.

112

ALCIPE.

Non, l'Amour ne peut me surprendre,
Son pouvoir ne m'étonne pas,
On peut être assuré toujours de s'en deffendre,
Quand on resiste à vos appas.

ELISE.

Vous ne devez point vous contraindre,
L'Amour doit toujours allarmer,
Je suis la première à le craindre,
Je ne saurois blâmer,
Un cœur qui se deffend d'aimer.

ENSEMBLE.

De mille soins fâcheux, la tendresse est suivie,
Evitons un fatal lien,
Heureux un cœur, qu'Amour oublie ?
Heureux un cœur, qui n'aime rien ?

SCENE TROISIÈME.

ARCAS & ELISE.

ARCAS.

JE ne dois point venir en ces lieux écartez,
Pour m'éclaircir du sort que mon cœur doit attendre,
Tes yeux me font assez entendre,
Que mes vœux les plus doux, sont toujours rebutez.

113

ELISE.

Lorsque j'étois sensible à mon amour extrême,
Je te parlois de bonne foy,
Aujourd'huy, que mon cœur ne sent plus rien pour toy,
Je te parle de même.

ARCAS.

Ay-je pô m'attirer cette extrême froideur,
Et mériter cette injustice ?

ELISE.

Soit que j'aime, ou que je haïsse,
Je ne saurois cacher mon cœur.

ARCAS.

Ciel ?

ELISE.

Je t'offre un secours facile,
Pour te faire un sort tranquile.
Et pour laisser mon cœur en paix.

Si le desespoir est utile,
Pour étouffer tes vains regrets,
Je te promets de ne t'aimer jamais.

ARCAS.

Je manquerois de courage,
Après un tel aveu, si je suivois tes pas ;
Pour me vanger de tes appas,
Je t'abandonne à ton humeur volage.

114

SCENE QUATRIÈME.

ARICIE & ELISE.

ARICIE.

Pour soulager ma peine extrême,
De quel espoir ay-je pû me flatter.
En voulant m'éclaircir, quel soin vient m'agiter ?
J'ay peur de me trahir moy-même :
Lorsque l'on a cessé de plaire à ce qu'on aime,
C'est toujours un bonheur, que d'en pouvoir douter ;
Pour soulager ma peine extrême,
De quel espoir ay-je pû me flatter ?

ELISE.

Pour calmer vôtre inquietude,
Peut-être prendrez-vous trop de soin en ce jour,
Il faut se réserver un peu d'incertitude,
Lorsque l'on veut avoir du plaisir en amour.

ARICIE.

Fernand me cherche en ce boccage,
Mon cœur va me trahir, je n'ay pas le courage,
De soutenir le trouble où je le voy ;
Je sens que la pitié, va découvrir ma flâme,
Et je dois me fier à quelqu'autre qu'à moy,
Pour lire dans son ame.

115

SCENE CINQUIÈME.

FERNAND.

ROchers inaccessibles,
Ecoutez le recit de mes vives douleurs,
Vous cesserez d'être insensibles,
Lorsque vous sçaurez mes malheurs.

SCENE SIXIÈME.

ARICIE, FLORINDE, FERNAND.

ARICIE.

IL est seul, hâtez-vous d'éclaircir un mystere
D'où dépend mon bonheur ;
Pour sentir le repos de retour dans mon cœur.
Amour, c'est en vous, que j'espere.

ARICIE, se cache dans un endroit, d'où elle peut les entendre.

SCENE SEPTIÈME.

ARICIE, FERNAND & FLORINDE

FERNAND.

VOUS, qui pouvez m'instruire,
Du sort de mes amours,
Hâtez-vous de me dire,
Quel en sera le cours.

FLORINDE.

Vous brûlez pour une inhumaine,
Elle n'a pû garder sa chaîne ;
Vos feux sont tendres & constants,
Mais, vous avez bien l'air de soupirer longtemps.

FERNAND.

Ne puis-je me flatter, de l'espoir agréable,
De la toucher un jour, par mes soins amoureux ?

FLORINDE.

Cessez, d'entretenir vos feux,
Elle sera pour vous, toujours inexorable.

FERNAND.

Quoy ! toujours amoureux & toujours misérable,
Je ne verray jamais finir,
Mon destin déplorable ?

117

FLORINDE.

Je ne vois rien dans l'avenir,
Qui vous soit favorable.

FERNAND.

O Ciel ! quel affreux desespoir !
Son cœur, est-il en son pouvoir ?

FLORINDE.

L'Amour, s'est pour jamais emparé de son ame,
Rien ne peut la changer,
Et vos malheurs, loin de la dégager,
Ne font que redoubler sa flâme.

FERNAND.

Ah ! que m'apprenez-vous !
Quel malheur !

FLORINDE.

Vous aimez sous un Astre en courroux.

FERNAND.

A cet oracle épouvantable,
Mon cœur ne veut point s'arrêter.

FLORINDE.

Temeraire, apprenez votre sort effroyable,
Puisque vous en voulez douter...

FERNAND.

Cessez de vouloir me troubler ;
Mon destin, tel qu'il soit ne me fait point trembler ;

J'adore, malgré luy la Beauté qui m'enflâme ;
 Si je ne puis toucher son ame,
 La vie est pour moy sans appas ;
 Dites-luy, que l'Amour malheureux & fidele,
 Dont je brûle pour elle,
 M'a contraint à chercher un funeste trepas.

Il tire son épée pour se tuer ; ARICIE, sort avec précipitation du lieu où elle étoit, & se jette sur son épée.

ARICIE.

Arrêtez, Ciel ! ô Ciel ! qu'allez-vous entreprendre ?
 Après un tel amour, je vous dois tout apprendre.

FERNAND.

Que vois-je ? ô Ciel !

ARICIE.

Vous voyez devant vous.
 Cette même Princesse,
 Pour qui l'Amour, vous fait sentir ses coups,
 Et qui fait son bonheur de garder sa tendresse.

FERNAND.

Est-ce un charme ?

ARICIE.

Oubliez les innocents détours,
 Que m'a fait prendre une tendresse extrême ;
 Si j'ay d'un art terrible, emprunté le secours :
 Pour s'assûrer de ce qu'on aime,
 A quoy n'a t'on pas recours ?

TOUS TROIS.

Ah ! que l'Amour auroit de charmes !
 Si l'on pouvoit aimer, sans trouble & sans allarmes ?

ARICIE.

Peuples, que le destin soumet à ma naissance,
 Celebrez en ce jour, l'Amour & sa constance.

SCENE HUITIÈME.

FERNAND, ARICIE, ALCIPE & ELISE.

Suite de FERNAND, les Peuples de l'Isle. inconnuë.

FERNAND.

L'Amour a fini mes allarmes,
 Un calme heureux, succède au trouble de mes sens,
 Et j'ay trop peu versé de larmes,
 Pour les douceurs que je ressens,

ELISE.

Dans l'amoureux empire,
 On a bien à souffrir ;
 Les biens où l'on aspire,
 Sont long-temps à venir.
 On languit, on soupire,
 Dans un cruel martyre ;

Mais, un heureux moment.
Finit un long tourment.

120

HABITANTS *de l'Isle inconnuë.*

Il faut brûler d'une ardeur éternelle,
Pour avoir un beau rang, dans l'empire amoureux ;
Jeunes cœurs qui prenez une chaîne nouvelle,
Aimez, d'un amour fidele,
Tôt ou tard, vous serez heureux.

LE CHŒUR.

Celebrons la puissance,
De l'Amour & de la constance,
Celebrons les plaisirs charmants,
Des fideles Amants.

Fin de la cinquième & dernière Entrée.